

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE

GASTON LEROUX

Adapté par Brigitte Faucard-Martinez (CLE)

LE 25 OCTOBRE 1892, la note suivante paraissait en dernière heure du *Temps* : « Un crime horrible vient d'être commis au Glandier, chez le professeur Stangerson. Cette nuit, pendant que le professeur travaillait dans son laboratoire, on a tenté d'assassiner Mlle Stangerson, qui reposait dans une chambre qui se trouve à côté du laboratoire. »

Vous imaginez l'émotion qui s'empara de Paris en apprenant cette nouvelle. Le professeur Stangerson et sa fille étaient déjà très célèbres dans le monde scientifique pour les travaux qu'ils réalisaient sur la radiographie. Le lendemain, tous les journaux parlaient de ce drame. *Le Matin*, entre autres, publiait une interview avec un vieux serviteur de la famille Stangerson, le père Jacques.

« ... Le père Jacques est entré dans la « chambre jaune » avec le professeur et a trouvé Mlle Stangerson, en chemise de nuit, gémissant sur le plancher. La chambre et le laboratoire se trouvent dans un pavillon, au fond du parc, à trois cent mètres environ du château.

« Il était minuit et demi, nous a raconté le père Jacques, et je me trouvais dans le laboratoire où travaillait encore M. Stangerson quand l'affaire est arrivée. Mlle Mathilde avait travaillé jusqu'à minuit ; aux douze coups, elle s'était levée, avait embrassé son père, m'avait dit : « Bonsoir, père Jacques ! » et avait poussé la porte de la « chambre jaune ». Nous l'avions entendue qui fermait la porte à clef et poussait le verrou, si bien que je n'avais pu m'empêcher d'en rire et que j'avais dit à monsieur : «Voilà mademoiselle qui s'enferme à double tour. Bien sûr qu'elle a peur de la « Bête du Bon Dieu » ! » Monsieur ne m'avait même pas entendu tant il était absorbé. Mais un miaulement abominable me répondit au dehors et je reconnus justement le cri de la «Bête du Bon Dieu»... que ça vous en donnait le frisson...

« Nous étions donc restés, M. Stangerson et moi, dans le pavillon. Tout à coup, alors que sonnait la demie de minuit, un cri désespéré sortit de la « chambre jaune ». C'était mademoiselle qui criait : « À l'assassin ! À l'assassin ! Au secours ! » Aussitôt un coup de revolver retentit et il y eut un grand bruit de tables, de meubles renversés, et encore la voix de mademoiselle qui criait : « À l'assassin !... Au secours !... Papa ! Papa ! »

« M. Stangerson et moi, nous nous sommes précipités sur la porte. Mais, hélas ! elle était fermée et bien fermée de l'intérieur. Nous avons essayé de la faire

tomber mais elle était solide. M. Stangerson était comme fou. C'est alors que j'ai eu une inspiration.

« L'assassin se sera introduit par la fenêtre, m'écriai-je, je vais à la fenêtre ! » Et je suis sorti du pavillon courant comme un insensé¹ !

« Le malheur était que la fenêtre de la chambre donne sur la campagne. Pour y arriver, il fallait d'abord sortir du parc. Je courus du côté de la grille et, en route, je rencontrai Bernier et sa femme, les concierges, qui venaient attirés par nos cris. Je les mis, en deux mots, au courant de la situation ; je dis au concierge d'aller rejoindre tout de suite M. Stangerson et j'ordonnai à sa femme de venir avec moi pour m'ouvrir la grille du parc. Cinq minutes plus tard, nous étions devant la fenêtre de la « chambre jaune ». Je vis immédiatement qu'on n'avait pas touché à la fenêtre. Non seulement les barreaux étaient intacts, mais encore les volets étaient fermés.

« Nous sommes vite revenus, la concierge et moi, au pavillon. Là, nous trouvâmes M. Stangerson et Bernier en train d'essayer de faire tomber la porte. Je les aidai aussitôt. Elle tomba enfin. En entrant dans la pièce, un triste spectacle apparut à nos yeux. Mademoiselle, dans sa chemise de nuit, était par terre, au milieu d'un désordre incroyable. Tables et chaises avaient été renversées. On avait certainement arraché mademoiselle de son lit ; elle était pleine de sang avec des marques d'ongles terribles au cou et un trou à la tempe par lequel coulait un filet de sang qui avait fait une mare sur le plancher. Quand M. Stangerson aperçut sa fille dans un pareil état, il se précipita sur elle en poussant un cri de désespoir. Il constata qu'elle respirait encore et ne s'occupa plus que d'elle. Quant à nous, nous cherchions l'assassin. Mais comment expliquer qu'il n'était pas là, qu'il s'était enfui ?... C'est impossible. Personne sous le lit, personne derrière les meubles, personne ! Nous n'avons retrouvé que ses traces : les marques ensanglantées d'une large main d'homme sur les murs et sur la porte, un grand mouchoir rouge de sang, un vieux béret et, sur le plancher, les traces de nombreux pas d'homme. Par où est-il sorti ? voilà tout le mystère !

« Mais voilà que nous avons découvert, par terre, mon revolver, oui, mon propre revolver... L'homme qui était passé par là était d'abord monté dans mon grenier, m'avait pris mon revolver dans mon tiroir et s'en était servi pour assassiner mademoiselle. Tout de même, j'ai eu de la chance d'être avec M. Stangerson quand l'affaire est arrivée car, avec cette histoire de revolver, je ne sais pas ce qui se serait passé pour moi. »

Après l'interview du père Jacques, le rédacteur du *Matin* ajoutait les lignes suivantes :

« Nous aurions également voulu interroger les concierges, mais ils sont invisibles. Nous avons attendu, dans une auberge du village, la sortie de M. de Marquet, le juge d'instruction. À cinq heures et demie, nous l'avons aperçu avec son greffier. Nous lui avons posé la question suivante :

– Pouvez-vous, M. de Marquet, nous donner quelques renseignements sur cette affaire ?

– Il nous est impossible, nous répondit M. de Marquet, de dire quoi que ce soit. D'autre part, c'est bien l'affaire la plus étrange que je connaisse. Plus nous croyons savoir quelque chose, plus nous ne savons rien ! »

L'article se termine sur ces lignes : « nous avons voulu savoir ce que le père Jacques entendait par : «le cri de la Bête du Bon Dieu». On appelle ainsi le cri particulièrement sinistre, nous a expliqué le propriétaire de l'auberge du Donjon, que pousse, quelquefois, la nuit, le chat d'une vieille femme qui habite une cabane, au cœur de la forêt. »

Enfin, en dernière heure, le même journal annonçait que le célèbre inspecteur Frédéric Larsan était chargé de l'enquête.